

La vallée des Moulins

Quand Mademoiselle Maria Maiorino décrit la Vallée des Moulins du temps où elle y habitait étant petite, une autre lumière brille dans ses yeux. L'expression de son visage accompagne les mots, presque en mimant tantôt l'effort, tantôt la fatigue, tantôt la peine ; mais l'insouciance et la gaîté aussi. Elle se souvient des personnes qui animaient la soi-disant « zone protoindustrielle » d'Amalfi.

«La route qui côtoyait la rivière était étroite» raconte-t-elle «Il fallait tout transporter sur les épaules. Les hommes et les femmes montaient lentement, penchés sous la charge volumineuse des balles de chiffons et de vieux papiers, 'o cartuccio, et ils descendaient non moins péniblement avec les feuilles imprégnées d'eau à porter au séchoir, ou bien avec les balles de papier prêtes à être expédiées. La descente, à cause de la poussée exercée par le poids, était faite presque au pas de course ».

La vallée des Moulins était, à l'époque, une zone pleine de vie. « Par cette route passaient aussi les femmes qui descendaient de Pontone avec le chargement de citrons et l'on entendait leur chant cadencé, des sortes de cantilènes rythmées sur le pas. Elles portaient de lourdes « sporte » et descendaient par intervalles, d'abord une, puis une autre... et elles chantaient toujours. Elles étaient nombreuses ! Le seul moyen de transport, qui réussissait à passer par la rue, était une petite charrette qu'un homme devant tirait par les brancards et deux autres poussaient par derrière. De temps en temps, ils s'arrêtaient pour reprendre haleine et puis ils repartaient en criant aissaa! »

Mademoiselle Maria, qui a quatre-vingt-un ans, habitait dans l'immeuble au cadran solaire, à proximité d'une cascade, et naturellement, d'une papeterie : la cartiera Marino, qui ensuite devint la cartiera Cavaliere.

« Nous étions habitués au bruit de la cascade. En été, cependant, quand il fallait laisser le balcon ouvert à cause de la chaleur, on ne pouvait pas le supporter, le fracas était fort. Autrefois, à l'endroit où il y a la statue de Padre Pio, il y avait une belle chute d'eau, maintenant il n'y a presque plus rien. La propriétaire de la papeterie était la mère de Lucia Marino, la femme du greffier D'Amato. Ils habitaient là, ils avaient la papeterie au rez-de-chaussée et le logement au dessus ».

Le travail dans les papeteries était dur. La machinerie ne devait pas s'arrêter : elle était en mouvement jour et nuit. Les ouvriers montaient la lanterne à la main ; ils allaient vers les forges ; beaucoup de papeteries étaient plutôt loin. Les routes n'étaient pas éclairées et même pas trop sûres. Près de chez moi il y avait un ouvrier qui le jour était blanchisseur et la nuit travaillait par roulement à la cartiera Amatruda. Il s'appelait Salvatore Esposito, mieux connu comme Tatore 'o lavannar, Tatore le blanchisseur. Il était veuf. Il avait perdu sa femme en couches et son enfant aussi était mort. Tatore a élevé un neveu, Ciccio, fils d'un frère. Son neveu était orphelin des deux parents; sa mère aussi était morte en couches. Quand Totore allait travailler, soit il laissait son neveu endormi à la maison, soit il l'amenait chez un voisin, parfois même chez moi. Ma mère se mettait toujours à la disposition de tout le monde.

Près de la maison du blanchisseur il y avait un puits, et c'est là qu'il puisait l'eau. Il y avait aussi deux lavoirs qu'employaient tous les habitants de l'immeuble ; deux personnes à la fois pouvaient y laver. L'eau qui allait aux papeteries alimentait le puits aussi. Non seulement, il y avait un système de canaux qui portait l'eau à la hauteur des ruelles. L'eau passait derrière la tour de chute de la papeterie, puis en dessous de l'immeuble du Service Sanitaire Local, ensuite derrière l'établissement scolaire, et arrivait jusqu'à S. Giuseppe. Presque au pied des escaliers qui descendent de Poggerola, il y avait les lavoirs du quartier, et sous les fontaines les femmes allaient laver et polir même les casseroles ! Elles y tenaient beaucoup à les faire briller ! Un peu plus en bas, sous l'arc formé par les maisons qui enjambent la rivière, il y avait une autre chute d'eau très belle ».

Mademoiselle Marie avait l'eau courante chez elle, parce que l'immeuble où elle habitait venait d'être réaménagé et qu'il avait tous les comforts. Il y avait aussi un beau jardin avec des citronniers et d'autres arbres.

« Les femmes aussi allaient travailler aux papeteries ; elles laissaient leurs enfants à la maison et la fille la plus âgée devait garder ses petits frères. Elle s'asseyait par terre au milieu d'eux et les faisait jouer. Les enfants de nos voisins venaient souvent jouer avec nous dans notre jardin. Nous, les fillettes, nous jouions à la marelle : nous la faisons durer des heures, on sautait d'abord avec les deux pieds, puis avec un seul, puis en jetant la pierre en arrière ... Nous employions des pierres plates, par exemple un tesson d'assiette ou bien une talonnette en caoutchouc, de manière qu'en visant, on les lançait dans la case voulue et qu'elles ne roulaient pas. Les autres jeux préférés étaient cuvaletto, c'est-à-dire cache-cache, et fierr filato, dans lequel celui qui était tiré au sort devait poursuivre les autres, mais il ne pouvait pas les attraper s'ils touchaient du fer ou un objet en bois. Les petits garçons jouaient avec de vieux cerceaux de tonneau et ils couraient partout en le poussant avec un fer courbé à l'extrémité. Les plus grandelets avec des planches en bois et des roues à billes construisaient le carrozzelle et, à tour de rôle, se faisaient traîner par un ami». Beaucoup de petits boulots liés à la production du papier ou à autre chose – qu'on dirait aujourd'hui de l'indotto – étaient faits à domicile, tous rigoureusement à la main. Les familles étaient nombreuses et la misère était grande ; voilà pourquoi tout le monde devait travailler, même les enfants. Et il ne leur était pas permis d'aller jouer, s'ils n'avaient pas fini le travail qu'on leur avait donné à faire.

La petite Marie, anxieuse de jouer avec ses petits amis, pour qu'ils fussent libres plus tôt, allait aider elle aussi chez ses voisins. Elle a appris, ainsi, à plier et encoller les sachets de papier et à emballer les bonbons produits dans la confiserie Pansa qui était tout près de là et qui produisait toutes sortes de sucreries.

De temps à autre la rivière grossissait. Les propriétaires de la papeterie, dès qu'ils voyaient le mauvais temps, de peur que celle-ci fût inondée, couraient tout de suite sous la pluie ouvrir 'o scellone, la paroi qui déviait l'eau dans la fabrique. L'eau retrouvait ainsi son cours naturel et, en se jetant directement dans la cascade, rejoignait le lit de la rivière.

«Quand il y avait la sciumara, - raconte mademoiselle Maria – c'est-à-dire quand la rivière débordait, toutes les maisons tremblaient et nous devions aller nous réfugier dans les immeubles qui étaient plus en haut, car c'était trop dangereux». La dernière sciumara, c'est-à-dire la dernière crue de la rivière, ou mieux la dernière inondation, fut le 18 août 1949, fête de la Sainte Hélène. Les arbres et la boue des éboulements causées par les fortes pluies, transportés par la rivière, formèrent un barrage à proximité du restaurant Il tari. Là aussi la rivière passe sous les maisons et autrefois il y avait deux arcs, l'un enjambant la rivière, l'autre la route. En plus de tout ce qui était tombé de la montagne, il y avait aussi en travers le camion de Grimaldi qui avait été entraîné hors du garage, place Spirito Santo. L'eau atteint le premier étage des maisons. Nombreux furent ceux qui accoururent pour creuser une percée afin qu'elle s'écoule.

Puis le lit de la rivière fut baissé de plusieurs mètres et fut recouvert. Une nouvelle histoire commença, alors, pour la Vallée des Moulins : non plus les cantilènes des limonare, les porteuses de citrons, ni les rires joyeux des blanchisseuses, mais autos, motos, embouteillages, klaxons, insultes, feux rouges, passages interdits, péages, pollution ... et ainsi de suite.

Témoignage de Maria Maiorino récolté par Rita Di Lieto - Amalfi, mai 2007